

Une nouvelle patience

La France n'avait pas beaucoup préparé la guerre avant la guerre; c'est une preuve de sa bonne foi, et de son imprudence. Mais elle a préparé la guerre depuis la guerre, ayant plusieurs départements envahis et ayant toute sa jeunesse au front de bataille; c'est une preuve de sa vitalité admirable et de son génie improvisateur. Préparer la guerre, cela consiste à préparer les âmes. Pour les canons et les munitions, il a fallu du temps; aujourd'hui, c'est fait. Quant aux âmes, on ne sait par quel soudain prodige, elles ont été, du jour au lendemain, toutes prêtes; les âmes de nos soldats, certes, on l'a vu; mais aussi les pauvres âmes désœuvrées des civils et, généralement, l'âme de la France. Car nous nous divertissons à taquiner quelques pessimistes, quelques trembleurs et quelques personnes pressées; plaisanteries, et qui ne concernent qu'un tout petit nombre de clubmen et de politiciens. Quand on écrira l'histoire de la guerre, l'un des plus beaux chapitres sera celui où l'on racontera comment la France, attaquée par les barbares, se fit en un instant et conserva jusqu'au bout son âme de guerre.

La vertu qui tout à coup fut nécessaire, c'est la patience. Et l'on disait, et l'on croyait, — les Boches surtout le croyaient, au point qu'ils ont spéculé fortement là-dessus, — que les Français étaient incapables de patience. On pouvait le craindre; et les Boches pouvaient l'espérer; c'est erreur-là, qui loue à cette chose, n'est pas la plus sotte de celles qu'ils ont commises. Les caractères se distinguent nettement par leur façon de supporter la durée. Selon l'idée que nous avons du temps, nous sommes très divers. Il suffit d'avoir voyagé en Russie pour savoir que nos alliés ne subissent pas les heures comme nous. Habitant un pays immense et presque démesuré, on dirait que leur notion de l'espace dépend de cette étendue si vaste; et aussi leur notion du temps. Peut-être serait-il juste de compter ce fait parmi les causes qui ont rendu la guerre si différente sur les deux fronts d'Orient et d'Occident. Les Russes sont dans la durée un peu comme dans leurs étapes; dans leur paysage sans étape ni horizon. La patience leur est, en quelque sorte, naturelle; leur sublime patience, leur poignante résignation, leur continuité de zèle qui n'attend pas sa récompense et qui ne faiblit jamais.

La patience ne nous est pas naturelle. Nous avons une vivacité de hâte qui, des événements, réclame d'abord la promptitude. Notre Louis XIV, qui avait failli attendre et qui n'aimait pas ça, ne nous étouffe guère, à cet égard, nous ressemblons tous au Grand Roi peu ou prou. Notre histoire, en chacune de ses parties, est rapide. Notre littérature aussi est rapide; le défaut qu'elle a le moins, c'est la langueur. De siècle en siècle, notre langue a pris une allure de plus en plus prestre; les phrases courent de mieux en mieux et, une pensée aussitôt indiquée, passent à une autre. Il semble aussi que, dans ces dernières années, plusieurs circonstances avaient ajouté à notre célérité quelque fièvre. Non, nous n'étions pas du tout préparés à la patience.

Mais il apparaît clairement que la patience était indispensable; et nous nous sommes trouvés, avec surprise, une patience que nous ne croyions pas avoir, que nous n'avions peut-être pas, et qui, pour ainsi parler, nous avait poussés miraculeusement.

Patience des premiers jours: la plus facile! Oui, nos exultations la rendaient assez facile. On s'attendait que la guerre durât quelques semaines ou huit, disaient les moins déraisonnables, quelques mois. On ne soupçonnait pas les sacrifices qu'il faudrait

consentir. Et les premières victoires d'Alsace flatteront nos plus folles espérances. Puis on dut sentir la résistance, la difficulté. Quelqu'un dit — et ici même si je ne me trompe: — "Ce sera dur!" C'est alors que les épreuves de la patience ont commencé. Ce devait être dur; sans barguigner, les courageux se fortifièrent. Ce fut beaucoup plus que très dur; ce fut atroce. Les jours de la fin d'août et du début de septembre, l'année dernière, ont certainement, ont torturé toute patience au delà de toutes prévisions. La confiance était, à ces moments-là, plus héroïque, de qualité, que bien logique. La patience fut héroïque joliment.

Vint le changement des saisons; l'hiver, le printemps qu'on avait entrevu, tout chargé de promesses, l'été. Les fruits ne passaient pas la promesse des fleurs. Il fallut que la patience devint, non pas le devoir quotidien seulement, non pas la volonté de chaque jour, mais une habitude; et c'est le chef-d'œuvre que l'âme française sut accomplir. On se demandera plus tard ce que l'âme française a fait de plus extraordinaire, pendant ces mois interminables de la guerre. On aura Tembaras du choix. Parmi ses promesses les plus mémorables, il y aura aux yeux de l'avenir la manière décente et tranquille, intelligente, superbe, dont elle a résolu ment accepté, voici quelques semaines, l'annonce de la deuxième campagne d'hiver. Disons-le, cette annonce terrible a été faite, par les journaux, avec un tact et, j'allais dire, avec une adresse, plutôt avec une sûreté de cœur qui a grandement contribué au succès de la bonne cause. La presse a montré la quelle était en accord intime avec l'opinion publique; et elle a montré qu'elle serait digne de liberté, pour agir bien, pour être largement bienfaisante.

Nouvelle patience, la patience dans la joie, dans l'offensive qui réussit, dans le sursaut des journées qui vous

souèvent d'enthousiasme des milliers de prisonniers, des forteresses prises, des villages qui rentrent chez nous! et dans les intervalles de ces journées. Nouvelle patience: toute secourue d'incidents; ces incidents sont des victoires comme Brocroy et ne sont pas décisifs. Une patience qui frémit, palpète, délate et qui a encore besoin de préserver sa lenteur. Une patience glorieuse et qui n'a pas le droit de plaquer sur son front la couronne qu'elle tient déjà dans ses mains. Une patience qui sourit, et qui va rire et qui arrête la gaieté sur ses lèvres. Une patience de bonheur et qui a résolu d'attendre pour séder à son allégresse. Toutes les sortes de patience, toutes les nuances magnifiques et délicates de cette vertu, l'âme française les connaît; elle en a fait son énergie et elle en fait son ornement. Patience des soldats et patience des autres; patience de tout un pays, sa force et sa beauté.

ANDRÉ BEAUMIER.

Pourquoi "National"?

Le "Petit Bleu" s'élève avec juste raison contre l'emploi du mot "national" que font certains sociétés financières, et notamment contre la formation d'une société sous le nom de "National Français". "Pourquoi national? à quel titre?" dit le "Petit Bleu". "Il serait temps de mettre enfin de l'ordre."

L'usage du mot national ne peut pas être toléré plus longtemps; le titre de national ne saurait appartenir qu'à l'état représentant la nation, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens. L'état doit en être d'autant plus jaloux, qu'en défendant cette propriété, il défendra, le plus souvent, la bourse des citoyens, dont la protection lui incombe."

La Propagande allemande en Espagne

La propagande en faveur de la "culture" menacée ne se fait pas seulement par les sons du Nachrichtendienst de Barcelone ou de la Comisión hispano-alemana de Madrid. Elle a d'autres foyers; à Madrid, par exemple, les clubs (il en existe deux: le Club Germania et le Cercle allemand), la Librairie nationale et étrangère du pasteur Fliedner, le Collège allemand de la calle Fortuny, et, pour ne rien oublier, ces tavernes "genre munichois", ces tavernes "genre allemand", dont l'arrière-salle s'adonne aujourd'hui au portrait d'Hindenburg...

L'image, la photographie, le cinématographe, la caricature, sont autant de moyens que les Allemands n'ont en garde de négliger pour faire impression sur les neutres. L'illustration tendancieuse des principaux faits de la guerre occupe déjà une large place dans les journaux ou revues que nous signalons plus haut: Herald germanico et Germania de Madrid.

En outre, des publications spéciales sont répandues ici pour mettre sous les yeux du public espagnol une sélection de photographies édifiantes ou justificatrices. Ce sont, entre autres: l'Album mensuel de la Guerra grande, luxueuses photographies d'une réelle valeur documentaire; la Cronica de la guerra, fascicule, également mensuel, d'une soixantaine de pages, d'allure plus agressive; enfin, un curieux journal international, le Welt im Bild, publié par la firme Hamburger Fremdenblatt, Broschke et Co., exclusivement composé de reproductions photographiques obtenues à l'aide de cylindres de cuir et dont toutes les légendes sont en sept langues: allemand, anglais, français, espagnol, portugais, italien et arabe (depuis qu'il a cessé d'être monté, l'italien est remplacé par le hollandais).

Le caractère de cette iconographie se devine aisément. Telle photographie, prise dans la zone cavalière du nord de la France, représente un soldat du kaiser partageant son pain avec les petites filles de la localité; telle autre nous montre une sentinelle d'avant-poste d'aspect martial et robuste, vêtu de neuf des pieds à la tête; ici, c'est un convoi de prisonniers russes qui défile sous escorte; là, un amoncellement de munitions et d'engins pris à l'ennemi.

Il s'agit de solliciter tour à tour, grâce à une attente calculée d'images glorieuses ou touchantes, la sensibilité et l'admiration des neutres...

Les caricaturistes sont, à vrai dire, moins abondamment inspirés par la cause des Impériaux que par celle des Alliés; ce qui n'a rien de bien surprenant. Il n'est rien, par exemple, qu'on puisse comparer, dans les "charges" d'inspiration allemande, à la verve cruelle et émuante de la revue barcelonaise Iberia. Mais on fait circuler, dans les pays de langue espagnole, de méchants chromos qui, peut-être, parlent plus eloquemment à l'élément inculte de la population. Ce sont des cartes postales, portant, en guise de légende, une naïve parodie de telle fable de La Fontaine; ce sont des gravures aussi, dont la plus célèbre, œuvre d'un dessinateur réputé en Allemagne, E. Hilleman, représente un camp de prisonniers à Doheritz, près de Berlin; tous les pays qui luttent aux côtés des Alliés y sont représentés par des types dont les traits ethniques ont été malicieusement ourties; commentaire imprévu de l'Essai sur l'Inégalité des races humaines.

Cette hétérogénéité des peuples qui combattent sous le drapeau du droit est méthodiquement exploitée auprès des esprits simples, qui, sur la foi d'images fantaisistes, finissent par se représenter un Canadien comme un demi-sauvage et un turco comme un anthropophage.

Le bon exemple! Depuis que nous connaissons votre façon d'agir envers vos ouvriers, nous faisons nos efforts pour vous imiter. Mon fils a déjà fait beaucoup dans cette voie; il vous expliquera cela lui-même. Une certaine familiarité s'était établie entre les membres de la famille Berger et les Rupempré. Chaque soir, quand le baby était couché, on faisait ensemble de longues excursions dans la campagne, et naturellement l'on causait un peu de tout. Dans ce milieu simple et affectueux, la marquise avait un peu oublié sa morgue et avait le bon esprit d'éviter les sujets de conversation qui auraient déplu à ses enfants. Son mari lui ayant dit assez sèchement que Richard ne tolérerait pas un mot qui pût froisser ses invités, elle gardait ses réflexions pour le moment où, retournée à son hôtel, elle s'y sentirait de nouveau maîtresse absolue. Son genre d'intimité. Elle sentait fort bien que ses grandes manières n'en imposaient ni à lui ni à sa famille, et qu'en cas de conflit, personne, même pas Frédéric, ne prendrait parti pour elle. Les deux jeunes gens avaient tous les deux, la supériorité de Berthe la rejetant au second plan. C'était pour elle un grave motif de haine, mais elle renfermait soigneusement ce sentiment au fond de son âme.

Cependant les Berger parlaient de départ et l'on sentait qu'on ne pourrait plus les retenir plus longtemps. Yvonne se désolait et, prévoyant que son petit Richard, habitué à ses

UNE CHAMBRE DE BAIN CHAUDE POURQUOI se baigner sans confort et courir le risque d'attraper du froid quand un PERFECTION SMOKELESS OIL HEATER dans cinq minutes, chauffe une chambre à la température voulue. Le Perfection chasse bien vite l'humidité, surtout des cabinets, mansardes et des caves. STANOCOLA BURNING OIL L'huile sans fumée, et sans odeur, donne les meilleurs résultats. Nous vous la délivrons à votre porte dans des bidons propres, maniables et qui ne coulent pas. Un gallon de Stanocola dans un Perfection Heater donne dix heures de chaleur douce et agréable. STANDARD OIL CO. OF LA. (Nouvelle-Orléans) Insistez pour le PERFECTION OIL HEATER et regardez pour la marque de fabrique à triangle. Si votre marchand ne peut pas vous en fournir, écrivez nous directement. Premier Prix à l'Exposition Panama-Pacifique.



Ed faisant vos emplettes mentionnez l'Abelle. S. V. P.

Une Agence Fondée Depuis Longtemps

Dont la réputation est établie pour régler promptement et d'une manière satisfaisante, toutes pertes.

Assurances sur Incendies, Compensations, Tornados et Automobiles

Edwin Shelby & Co., Ltd.

302 Hibernia Bldg. Main 249-921

FEUILLETON DE L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 37 Commencé le 14 novembre 1915

Le Triomphe de l'Amour

Par MADAME (Suite)

Un superbe bouquet et une bonbonnière qui était en même temps un objet d'art et un bijou, avait été offert à Berthe par Frédéric. Chacune de ces dames reçut également un riche cadeau en souvenir. Les serviteurs ne furent oubliés ni par le parrain ni par la marraine, tous reçurent double présent, ce qui rendit l'allégresse universelle. Baby se montra très correct; il ne marqua aucun ennui, pas même le moindre étonnement de la cérémonie dont il était le héros.

Frédéric se montra enjoué, prévenant, spirituel sans effort, et la marquise femme du monde. C'était tout ce qu'on lui demandait.

Les jours qui suivirent se passèrent très calmes. Les dames Berger s'attachaient chaque jour davantage au charmant baby et le quittaient difficilement. M. de Rupempré était habitué à Castelmont comme s'il y avait toujours vécu, et se plaisait à en détailler les agréments à M. Berger, à lui faire admirer les élèves de Richard. Souvent M. Raifort les suivait dans une petite voiture mécanique qu'il manœuvrait avec facilité. Il leur racontait ses premiers essais, souvent maladroits, mais l'expérience était venue et il en avait communiqué les fruits à son fils. Il aimait surtout à leur parler d'Yvonne, si affectueuse pour eux tous, qui d'elle-même avait voulu prendre sa part de la tâche commune, et avait obstinément refusé tous les plaisirs qu'on lui offrait. C'est un trésor, disait-il. Mes filles ont trouvé en elle une sœur, nous un enfant et mon fils une compagne dévouée. Nous bénissons la France de nous l'avoir donnée. Le marquis très ému de ces compliments adressés à son enfant chérie serrait les mains de M. Raifort et disait tristement: Vous êtes heureux de l'avoir, mais moi, je ne l'ai plus, et ne l'aurai jamais. Elle nous manque aussi, ajoutait M. Berger. Berthe n'a pas d'autre amie chérie; elle est restée bien isolée.

Mlle Berthe est un joyau précieux, dit un jour M. Raifort au marquis; elle est le pendant de notre Yvonne. Si j'avais un second fils, je le supplierais d'essayer de gagner son cœur et d'obtenir sa main. Elle est digne des plus nobles et ferait l'ornement d'un trône. Frédéric qui arrivait en ce moment et avait entendu les paroles de M. Raifort, répondit: Je le pense comme vous, sir baron.

Le marquis le regarda avec étonnement. Est-ce qu'il en serait amoureux, pensa-t-il? Ma foi, c'est une belle et brave jeune fille, qui vaut certainement mieux que cette d'Ernouville que nous lui destinions, et les parents sont de bien braves gens, même si les services qu'ils nous ont rendus n'ont pas les proportions que Richard se plait à lui supposer.

M. Berger et M. Raifort furent bientôt des amis inséparables. Ils avaient la même caractère, les mêmes vertus et la même manière de voir et de juger. Bien que parti de plus haut, M. Raifort avait dû émergiquement lutter pour établir ses seurs et consolider sa fortune fortement entamée par l'abandon qu'il avait fait d'une partie de ses domaines, et par ce fait, avait eu plus de peine que M. Berger à rendre sa maison prospère. Il aimait à raconter ses commencements pénibles ou, faute d'expérience, il avait erré plusieurs années. M. Berger lui faisait gentiment le récit de ses recherches, de ses essais tentés, combinés, d'un plein succès, lui décrivait sa fabrique, le village qu'il avait bâti et les avantages qu'il avait faits aux compagnons de ses labours.

Le bon exemple! Depuis que nous connaissons votre façon d'agir envers vos ouvriers, nous faisons nos efforts pour vous imiter. Mon fils a déjà fait beaucoup dans cette voie; il vous expliquera cela lui-même.

Une certaine familiarité s'était établie entre les membres de la famille Berger et les Rupempré. Chaque soir, quand le baby était couché, on faisait ensemble de longues excursions dans la campagne, et naturellement l'on causait un peu de tout.

Dans ce milieu simple et affectueux, la marquise avait un peu oublié sa morgue et avait le bon esprit d'éviter les sujets de conversation qui auraient déplu à ses enfants. Son mari lui ayant dit assez sèchement que Richard ne tolérerait pas un mot qui pût froisser ses invités, elle gardait ses réflexions pour le moment où, retournée à son hôtel, elle s'y sentirait de nouveau maîtresse absolue. Son genre d'intimité. Elle sentait fort bien que ses grandes manières n'en imposaient ni à lui ni à sa famille, et qu'en cas de conflit, personne, même pas Frédéric, ne prendrait parti pour elle.

Les deux jeunes gens avaient tous les deux, la supériorité de Berthe la rejetant au second plan. C'était pour elle un grave motif de haine, mais elle renfermait soigneusement ce sentiment au fond de son âme.

Cependant les Berger parlaient de départ et l'on sentait qu'on ne pourrait plus les retenir plus longtemps. Yvonne se désolait et, prévoyant que son petit Richard, habitué à ses

Le Comte de Herdling à Berlin.

C'est à la suite de son voyage au front occidental, en Belgique, et en France, que le comte de Herdling, ministre président bavarois, après s'être à peine arrêté à Munich, est reparti pour Berlin, malgré son grand âge et une récente grave maladie qu'il vient de faire. Le comte de Herdling a déclaré à son entourage qu'il avait vu lui-même "que les troupes bavaroises l'archevêque de Munich, le comte de Herdling a parlé avec instance de la nécessité d'une paix prochaine et honorable qui mettrait fin au fleau de la guerre".

mais par la durée inattendue de la guerre.

Prophétiquement, le comte de Herdling a parlé avec confiance de la victoire finale de l'Allemagne, mais, il a ajouté que "contrairement à ce qu'il avait pensé au début, la lutte serait longue et très dure". Mais malgré les assurances optimistes qu'il a faites, des amis du comte de Herdling, affirment que cette confiance n'est que de parade. A l'archevêque de Munich, le comte de Herdling a parlé avec instance de la nécessité d'une paix prochaine et honorable qui mettrait fin au fleau de la guerre.

calmeries, ne pourrait plus vivre sans elle. Frédéric ne disait rien, mais devenait pâle quand cette question était agitée. Richard qui l'examinait souriait doucement, et plus que jamais s'attachait à lui, car il comprenait qu'un cœur commençait à battre dans cette poitrine qu'il avait jugée vide.

Combien grand lui parut Castelmont le jour où Berthe, en compagnie de ses sœurs, le quitta. Il erra toute la journée d'un parc à l'autre sans y trouver la moindre distraction, d'ina mal, répondit de travers à tout ce qu'on lui dit, et prétextait un affreux mal de tête pour avoir le droit de se réfugier dans sa chambre. Le marquis avait plusieurs fois pendant le repas fait la remarque que ces Berger étaient des gens charmants et avait exprimé le regret qu'ils ne fussent pas de leur monde, car il aurait en le plus vif plaisir à les fréquenter.

M. Berger est un de ces hommes qui honorent ceux qui les reçoivent et sont reçus par eux, dit froidement M. Raifort père.

Comme on voit bien que vous n'hâbez point une fille de province, dit le marquis. Vous ne pouvez vous figurer quel scandale ce serait à Angers, si je recevais intimement ces Berger. Ah! s'ils se ralliaient à nos principes, ce serait encore possible, mais vous avez vu par où ils en sont les pauvres, saines implacables.

Ce qui veut dire que votre élévation n'a aucune prise sur eux, de les faire et ne les estime que davantage.

La marquise occupée à donner des conseils à Mag sur son trousseau n'entendit point heureusement cet échange de propos. Elle seule était satisfaite du départ des Berger; leur présence la gênait et l'humiliait.

Soit que la migraine de Frédéric continuât ou que son séjour à Castelmont commençât à lui peser, il se montra les jours suivants, morose. Les effets de Richard et d'Yvonne pour lui faire reprendre son entrain accoutumé restèrent sans résultat. Il s'isolait et restait des journées entières à errer au hasard dans la campagne. Le soir il rentrait fatigué plus encore d'espérer que de corps. De son côté la marquise se sentait mal à l'aise avec ses enfants dont les idées caadraient si mal avec les siennes. Elle n'était point faite pour comprendre cette vie de famille, dont toutes les joies résidaient dans une mutuelle affection, et aspirait à retourner à Angers. Voyant son fils devenir triste, elle pensa qu'il partageait son ennui et l'invita à presser leur départ. Elle s'était engagée à passer un mois à Castelmont et n'osait le faire elle-même.

Cette existence bourgeoise ne le conviait pas plus qu'à moi, lui dit-elle. Les occupations vaines auxquelles les Raifort se livrent, les ont jetés en dehors de leur cadre, et malheureusement ils ont entrainé Yvonne avec eux. Voilà ce qui doit le servir d'exemple, mon fils.

A continuer.